



La presse en a parlé. Nous y revenons. A partir d'une information ou d'un événement récent, entrées libres interroge une personnalité, du monde scolaire ou non. L'occasion, pour elle, de nous proposer un éclairage différent, un commentaire personnel, voire d'interroger la question ainsi posée.

DE LA FICTION AU COURS D'HISTOIRE ?

LaLibre

12/08/2013

Au mois d'août dernier, Fernand GÉRARD, colonel-ingénieur en retraite et passionné d'histoire, faisait part de nombreuses approximations et erreurs constatées lors de sa lecture du dernier roman de Max GALLO, *1914, le destin du monde*¹. Selon ce lecteur attentif, « la partie du livre relative à la Belgique constitue une relation erronée des faits, se situant aux antipodes du travail d'un historien rigoureux et soucieux de la vérité... »

Et vous, qu'en dites-vous ?

■ **Jean-Louis JADOULLE, professeur de didactique de l'histoire à l'ULg :**

« Plutôt que d'exploiter ici le livre de Max GALLO, j'encouragerais plutôt l'enseignant d'histoire à tirer parti des œuvres de fiction à caractère historique. Celles-ci constituent, en effet, un matériau de premier choix pour détricoter les stéréotypes, les erreurs... et faire découvrir aux élèves l'état de la connaissance scientifique. Par exemple, « Le nom de la rose » d'Umberto ECO a souvent été utilisé en classe d'histoire, soit dans sa version littéraire, soit dans sa version cinématographique. Sur la guerre 14-18, il y a quantité de romans qui permettent d'approcher la manière dont on a relu le conflit mondial. « Un long dimanche de fiançailles » de Sébastien JAPRI-SOT est, à cet égard, un roman tout à fait intéressant, tout comme sa version cinématographique.

Ces ouvrages ou ces films renseignent surtout sur la manière dont l'histoire a été relue par les générations successives et permettent de faire découvrir aux élèves la distinction entre l'Histoire et la mémoire. L'Histoire, c'est celle que les hommes ont vécue, que l'historien tente de reconstruire, mais qu'il ne parvient jamais à reconstruire à l'identique. La mémoire, c'est la manière dont les générations successives ont imaginé, repensé le passé, en fonction de leurs priorités, de leur contexte... Cette prise de conscience de la distinction entre Histoire et mémoire doit amener l'élève à découvrir la nature de l'histoire, celle que l'historien écrit. C'est dans cet esprit que les compétences terminales ont été rédigées : elles permettent de donner corps au projet de faire apprendre la pensée et la méthode historiques. Certes, si l'enseignement de l'histoire doit transmettre un certain nombre de connaissances fondatrices de notre culture, et aider ainsi nos élèves à se situer dans notre société, il constitue aussi un puissant vecteur de formation intellectuelle, par l'apprentissage de la pensée et la méthode historiques. C'est ainsi qu'une des quatre compétences a été entièrement dédiée à l'exercice de la critique historique.

S'agissant des manuels scolaires, en Belgique ou ailleurs, on ne peut nier qu'ils colportent encore des stéréotypes, des représentations décalées par rapport à l'évolution de la pensée scientifique. C'est pour éviter cela que les collections de manuels d'histoire que j'ai dirigées ont toutes été supervisées par des historiens de métier. Il fallait évidemment s'assurer que les

contenus étaient corrects et à jour. La vision que l'on donne du passé doit être en phase avec l'évolution de l'historiographie. Les connaissances historiques ne sont, en effet, pas révélées : elles sont la résultante d'un consensus provisoire entre des scientifiques, en fonction des sources disponibles, des questions qu'on leur pose et des méthodes qui sont utilisées pour les faire parler. De plus, la connaissance scientifique fait l'objet de débats, et il est donc extrêmement important d'y confronter nos élèves. Les manuels « Construire l'Histoire » et « FuturHist » proposent ainsi, régulièrement, des dossiers-débats qui permettent à l'élève de confronter des points de vue d'historiens, par exemple à propos des raisons qui expliquent que les soldats aient supporté un conflit si long et si pénible que celui qui déchira l'Europe entre 1914 et 1918. Il s'agit assurément d'une question qui agite les spécialistes.

Si la connaissance historique évolue, ainsi que les débats qu'elle suscite, il est évidemment indispensable que l'enseignant continue à se former au plan de la didactique, bien sûr, mais aussi au plan de sa connaissance de l'historiographie. Le CECAFOC² propose d'ailleurs, de plus en plus, des formations centrées sur la « mise à jour de connaissances », par exemple sur la guerre 14-18 ou la colonisation du Congo. Enseigner l'histoire, c'est d'abord et avant tout enseigner des connaissances sur le passé. Car sans connaissances, pas de compétences ! » ■

BRIGITTE GERARD

1. Paru aux Éditions Xo
2. Centre catholique pour la formation en cours de carrière.